
LES PETITES FUGUES, FESTIVAL LITTÉRAIRE
ITINÉRIANT

DU 14 AU 26 NOVEMBRE 2016

CÉLINE CURIOL



Crédit photo © Marc Melki

L'auteur :

Céline Curiol est née à Lyon en 1975. Diplômée de l'École supérieure des techniques avancées et de la Sorbonne, elle quitte la France et s'installe à New York. Là, elle devient correspondante pour la BBC et Radio France, se met à écrire et tente de gagner sa vie en travaillant notamment à l'ONU.

Elle publie son premier roman en 2005. Ce livre intitulé *Voix sans issue* (Actes Sud) est alors traduit dans une douzaine de langues.

En 2016, elle publie *Les vieux ne pleurent jamais* (Actes Sud), et convoque avec humour les paradoxes de l'âge à travers le mystère de la permanence, de la persistance des liens entre les êtres.

Qu'ils soient amis, frère et soeur ou amants, que reste-t-il de ces attaches qui les construisent, les rassurent ou les abîment ?

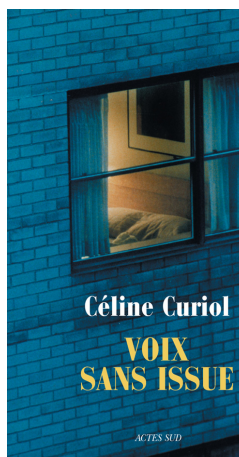
BIBLIOSIAPHIE :

- ◆ *New York, guide personnel*, essai, éditions Autrement, 2003
- ◆ *Voix sans issue*, roman, éditions Actes Sud, 2005
- ◆ *Permission*, roman, éditions Actes Sud, 2007
- ◆ *Route Rouge, voyage en Sierra Leone*, essai, éditions Vagabonde, 2007
- ◆ *Exil intermédiaire*, roman, éditions Actes Sud, 2009
- ◆ *L'Ardeur des pierres*, roman, éditions Actes Sud, 2012
- ◆ *À vue de nez, textes*, essai, éditions Actes Sud, 2013
- ◆ *Un quinze août à Paris : Histoire d'une dépression*, essai, éditions Actes Sud, 2014
- ◆ *Les Vieux ne pleurent jamais*, roman, éditions Actes Sud, 2016

PRÉSENTATION SÉLECTIVE DES LIVRES :

- ◆ *Voix sans issue*, roman, éditions Actes Sud, 2005

Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :



Elle est jeune, elle vit à Paris et travaille à la gare du Nord. Invisible, elle annonce l'arrivée des trains, les horaires, les départs et les voies, accompagne l'éloignement, la séparation ou l'espoir. Seule elle rentre chez elle, elle attend l'appel de l'homme qu'elle aime. Un soir d'ivresse, ils se sont embrassés, mais l'homme est amoureux d'un Ange, une créature ineffaçable. Seule elle quitte son appartement pour tuer le temps dans les rues de la ville, dans ces quartiers dangereux à la nuit tombée, ces boîtes et ces cafés où la beauté est encombrante. Car la jeune femme vit là, attentive, sensible à cette réalité urbaine.

Elle ne se dérobe pas, elle convoque le hasard et la sincérité comme on joue au poker.

Juste pour voir, pour entendre le réel, être présente au monde. Lentement elle interpelle celui qu'elle aime. Lentement il vient vers elle.

Céline Curiol met en scène l'histoire d'une femme qui, par-delà son obsession, fait preuve d'une absolue compassion pour les autres, ces inconnus des rues qui, dans l'instant, viennent bousculer son individualité. Et c'est dans cette confrontation entre l'intime et l'anonyme, entre la dépendance amoureuse et les pulsations de l'humanité que cette jeune romancière, tel un conteur expérimenté, impose une remarquable vision existentielle du monde contemporain.

Extraits de presse :

. Article publié dans *Le Point*, 16 juin 2007

Sous le parrainage de Paul Auster - auquel elle avait fait lire son manuscrit et avec lequel elle travaille à un scénario -, Céline Curiol, née à Lyon il y a trente ans et travaillant à New York, bénéficie, pour son premier roman, d'une mise en lumière exceptionnelle. Quoi qu'il en soit, « *Voix sans issue* » mérite d'être lu. Ne serait-ce que pour ce dernier tiers du livre où l'auteur atteint un degré de tension psychologique remarquable, au moment où bascule la relation de son héroïne avec l'homme marié dont elle est totalement éprise.

Remarquable, l'observation du tissu social très contemporain dans lequel évolue cette jeune femme. Annonceuse à la SNCF, gare du Nord à Paris, celle-ci, jamais nommée, est décrite à la troisième personne. La mécanique apparente de son comportement quotidien se dérègle au fil des aventures qui découlent de sa disponibilité à être au monde, sans parvenir à s'y ancrer. Cette fille a quelque chose d'un Roquentin au féminin, d'une héroïne de Régis Jauffret aussi, auquel Céline Curiol fait songer dans sa façon de calquer la déambulation solitaire à travers la grande ville et le parcours mental de son personnage. Dans cette errance, tout est motif à auscultation.

Malgré une application parfois trop marquée, l'auteur surprend par l'expression d'une belle lucidité qui va jusqu'à la crudité des termes et des scènes, avec ces marginaux imprévisibles qu'elle croise au fil de ses rencontres hasardeuses. Celle qui ouvre le livre, avec cet homme marié à un ange dont elle tombe amoureuse, maintient tout du long un vrai suspense. Le mystère que l'auteur laisse planer sur un secret d'enfance nommé « *épreuve initiatique* » en est un autre. Céline Curiol a pour elle une audace étrange et pénétrante. Elle a commencé ici de faire sienne une modernité sans repères, où l'individu n'en paraît que plus seul devant son destin.

. Article publié dans *Le Littéraire*, 30 août 2012, par Henry-James Saniez

Celle-qui-n'a-pas-de-nom est l'héroïne de ce roman. Nous l'appellerons « elle », comme Céline Curiol. Ses yeux n'ont pas de couleur, ses cheveux non plus. « Elle », n'a ni taille ni silhouette. Son visage n'a pas de traits même si « elle » est sans doute mignonne. « Elle » n'est, pour autant, pas un fantôme. Elle est célibataire comme Bridget Jones, mais c'est leur seul point commun. Elle est le produit d'un cocktail de personnages d'A. Nothomb et de C. Castillon : timide, décalée, mal à l'aise.

Elle est celle que l'on ne remarque pas lors d'un dîner ou au sein d'une entreprise. Elle se sent invisible. Ce sentiment d'infériorité est tellement ancré qu'elle ment sans peine, non pas pour se valoriser mais pour couper court aux discussions. Conséquence : sa vie glisse sur elle comme l'eau sur une surface vitrée, sans qu'elle puisse la maîtriser. Elle voudrait sans doute être cadre, ou médecin ; elle annonce les départs et arrivées des trains en gare du Nord.

Voilà le personnage autour duquel est bâti le roman. C'est sa raison d'être. Le livre repose sur « elle ». Comme il se doit, « elle » est mise en scène. Le décor : Paris. Un Paris moderne et froid vu par un œil aiguisé. Ce Paris parfois violent tranche avec sa personnalité fragile et interagit pour accentuer davantage ses traits de caractère. Si elle n'habitait pas Paris. Peut-être que. L'histoire : elle est amoureuse d'un homme depuis ... elle ne s'en souvient plus. C'est l'homme de sa vie, le grand amour, elle le sait. Mais, « il » est marié. Un soir, l'ivresse aidant, il y a eu ce baiser furtif. Et depuis, elle attend patiemment qu'il l'appelle.

Ce roman n'est pas de ceux qui sont menés bon train à coups de phrases courtes et incisives ; celui-ci est écrit avec plus de langueur mais sans être monotone. Il est original et troublant. Cette femme qui annonce les départs des trains tous les jours mais qui est incapable de monter dans le sien, est attachante, et particulièrement bien imaginée. *Voix sans issue* est un premier roman remarquable d'intelligence.

. Article publié dans *Livre-Moi(s)*

Ce premier roman de Céline Curiol paru en 2005 ne laisse personne insensible tant il est chargé de compassion et d'humanité.

On ne connaît pas le prénom de l'héroïne mais on sait tout d'elle : son mal-être, ses doutes, ses fêlures. Elle pourrait être n'importe qui. On sait son empathie pour les autres, sa soif de vie et son obsession d'amour. Elle pourrait être tout le monde.

Parce qu'elle est en quête de quelque chose, nous, lecteurs intrigués, nous tournons les pages un peu comme si nous nous mettions à la suivre pour l'observer. La vie quotidienne urbaine et sensible de cette jeune femme ne peut que nous inciter à le faire ... parce que c'est d'ailleurs, peut-être, une part de nous que nous suivons.

. Article publié dans *Psychologies*, par T.R.

L'héroïne de ce roman, dont on ne saura jamais le nom, est annonceuse à la SNCF. Gare du Nord, c'est sa voix que l'on entend, débitant inlassablement les départs et les arrivées. Une jeune femme invisible. Transparente. Renfermée sur elle-même.

La seule chose qui l'obsède, c'est l'amour démesuré qu'elle nourrit en secret pour un homme déjà amoureux d'une autre.

Ce qui est troublant dans ce premier roman, c'est la facilité avec laquelle Céline Curiol nous fait pénétrer dans l'univers fantasmagorique de cette étrange jeune femme aux blessures enfouies, capable de s'inventer d'autres vies à l'infini, de se laisser entraîner dans d'in vraisemblables situations.

◆ *Permission*, roman, éditions Actes Sud, 2007

Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :

CÉLINE CURIOL
PERMISSION
ROMAN



Dans un monde où la fiction n'existe plus, un homme est embauché par un organisme international appelé l'Institution. Son rôle est d'assister aux réunions politiques de première importance qui se tiennent là, pour rédiger des comptes rendus selon un modèle extrêmement rigoureux.

Discipliné, consciencieux, il travaille sans relâche à la maîtrise de sa propre pensée, de l'actualité géopolitique ou de tout autre domaine susceptible de valoriser sa fonction. Corrigés, contrôlés, ses résumés sont ensuite communiqués aux médias du monde entier.

Jusqu'au jour où l'un de ses condisciples ébranle son système de pensée : sous ses yeux effrayés, l'homme ouvre un roman et lui lit quelques pages. Une autre langue surgit tout à coup, celle de l'imaginaire, du subjectif, du plaisir...

Par la finesse de son analyse psychologique, par l'étonnante confrontation d'un univers désincarné et d'une conscience qui s'éveille, ce roman d'anticipation s'impose comme

une magnifique fable en hommage au rêve, au droit d'inventer, à la liberté d'être et de penser.

Extraits de presse :

. Article publié dans *Le Figaro Littéraire*, 15 octobre 2007, par Agnès Séverin

La littérature d'anticipation reflète toujours les travers d'un système en les poussant à l'extrême. Avec une maîtrise étonnante pour un auteur d'à peine plus de trente ans, Céline Curiol s'attaque à un sujet ambitieux : le langage comme seule échappatoire dans un univers totalitaire. Dans *Voix sans issue*, le premier roman de cette Française émigrée à New York, les rêveries désespérées étaient la seule liberté que s'autorisait une jeune femme abonnée au malheur et condamnée à servir de voix à la SNCF gare du Nord. Avec *Permission*, un espoir se laisse entrevoir... dont on ne saura jamais s'il est réel ou non.

Il y a du Kafka chez cette jeune romancière, qui a été soutenue à ses débuts par Paul Auster. Son personnage sans nom ni passé, sans ego ni histoire, incarne avec une précision redoutable un avenir privé de liberté, où la conscience se limite aux quelques sensations dérisoires du train-train professionnel, dans les bureaux interchangeables d'une tour de verre. Quand ce petit fonctionnaire de cauchemar, qui a sucé la peur et la soumission au biberon, découvre les vertiges du doute et de l'ambiguïté, ses premières émotions donnent lieu à quelques métaphores oniriques d'une rare virtuosité.

Caricature futuriste de l'ONU

Le genre de trouble que redoute une bureaucratie dépourvue de tout fondement démocratique, qui tourne sur elle-même, entraînant ses membres dans la spirale délirante du mensonge organisé à grande échelle. Pour effrayante que soit la description minutieuse de cette caricature futuriste de l'ONU, devenue une machine à fabriquer de l'information officielle déconnectée de la réalité, entre *Matrix* et *V pour Vendetta*, elle n'en prête pas moins à sourire. Mais cette organisation internationale de science-fiction, où l'imagination est considérée comme la plus dangereuse des armes, est surtout le prétexte à mettre en scène l'éveil miraculeux d'une sensibilité. Cette toile de fond oppressante n'est là que pour rendre hommage à la découverte de la littérature et du bonheur des mots comme moyen d'appréhender l'existence dans la moindre de ses nuances. Céline Curiol n'a pas la plume dans sa poche.

. Article publié dans *L'Express - Lire*, 1^{er} février 2007, par Baptiste Liger et Grégoire Mirou

Comme chez Xabi Molia, l'écriture est au cœur des activités du héros de *Permission*, le deuxième roman de Céline Curiol. Dans le futur, un narrateur anonyme rédige un rapport sur les conditions de travail au sein d'une institution internationale. Ce

personnage est un « *résumain* » : sa mission consiste à résumer de façon objective les interventions officielles.

Pour préserver les résumains de toute influence extérieure qui pourrait corrompre leur objectivité, l'institution les maintient dans un isolement absolu. Elle organise leur vie jusque dans le moindre détail, à travers un flot de procédures déshumanisantes. La moindre activité - déplacement, lecture... - des résumains est contrôlée. Les relations entre collègues sont jugées inopportunes. La servilité du personnage principal n'a d'égale que sa peur de se tromper. Jusqu'au jour où il se laisse aborder par un nouveau collègue. Ce dernier lui parle d'imaginaire et de fiction. Et c'est bientôt l'éthique même de l'institution qui se trouve remise en cause. *Permission* est une oeuvre d'anticipation aux accents orwelliens, un véritable plaidoyer en faveur de la subjectivité. Avec retenue, Céline Curiol décrit de quelle manière la recherche systématique de protection peut conduire l'homme à aliéner sa liberté individuelle au profit d'autorités inhumaines.

. Article publié dans *Le Matricule des Anges*, par Anthony Dufraisie

Rarement, ces derniers temps, jeune romancière fit autant l'unanimité, et aussi vite. À 32 ans, Céline Curiol peut être fière. S'il est rare de voir Paul Auster en personne saluer un auteur, et qui plus est une Française, le phénomène est plus encore exceptionnel s'agissant d'un premier roman. L'immédiate reconnaissance, en 2004, d'*Une Voix sans issue*, aurait pu déstabiliser cette Lyonnaise bourlingueuse expatriée à New York. Il fallait assurer pour ce deuxième livre, ne pas décevoir.

Elle n'a pas déçu, et signe cette fois un roman d'anticipation dense et ambitieux. Engagé par un organisme international, « *l'Institution* », son personnage est chargé de rédiger des rapports, absolument neutres de ton, objectifs et factuels, sur l'actualité géopolitique.

« *Appliqué et consciencieux* » jusqu'à la maniaquerie, notre homme est « *un employé modèle* », considérant avec placidité les mille petits événements de son travail. Céline Curiol dit avoir trouvé le sujet de *Permission* lors d'une nuit passée dans l'immeuble des Nations Unies à New York. C'est ainsi que la bureaucratie, ses protocoles et ses procédures, l'ont inspirée.

En plus d'une réflexion kafkaïenne sur le conditionnement administratif, sorte de servitude volontaire moderne, ce roman traite aussi et surtout de la lecture comme subversion. Car en ces lieux, lire est prohibé. Au sein de l'Institution on ne trouve en effet aucun livre, et surtout pas de romans, tous interdits, tous « nocifs » dit le règlement. Vient-il, sous l'influence d'un collègue réfractaire, à en lire un, et c'est alors sa liberté et sa lucidité qui sont en jeu. « *L'imagination creuse des tunnels, des conduits, des labyrinthes complexes dans l'univers des possibles* ». Une leçon de subversion appliquée que donne là Céline Curiol.

. Article publié dans 36, *quai du Futur*, 6 août 2010, par « Gulzar »

Sans évoquer le style concis, précis, tout l'intérêt du livre provient, de mon point de vue, de deux choix judicieux.

Tout d'abord, le récit ne se structure pas autour d'une banale rébellion solitaire à l'autorité, mais sur un personnage soumis au départ. Cet homme est volontaire pour travailler dans l'Institution, est content à priori de son travail. S'il y a acte d'héroïsme, il sera minuscule ... Nous avons à faire à un être craintif, consciencieux, très impressionné par l'autorité, *l'Institution*, qui craint de perdre sa place. Mais qui tout de même est empreint de curiosité. En réalité, il s'agit d'un homme qui ne se connaît pas lui-même, ce qui en fait un personnage très intéressant, très crédible.

Ensuite, le récit à la première personne nous décrit chaque fait, chaque particularité, chaque singularité qu'il peut voir au sein de cette Institution. La perte d'un badge d'identification, un clavier d'ordinateur défectueux qui nécessite un formulaire pour être changé, des étages constamment éclairés, une journaliste trop entreprenante, les hommes en bleu qui nettoient les bureaux, un nouveau collègue concurrent, tout devient sujet à angoisse, à interprétation. Cela nous permet à nous lecteurs de ressentir au mieux l'ambiance feutrée d'une telle organisation administrativement complexe, où chacun marche sur des œufs, organisation qui se gargarise de pouvoir mettre fin à toutes guerres sur Terre, sans en être capable ...

Permission porte bien son titre ! Plus qu'un livre d'étude SF d'une société à venir, il étudie bien l'humain face à ce dilemme, dois-je demander la permission de faire ce que je veux ? La réponse se situe en chacun d'entre-nous ...

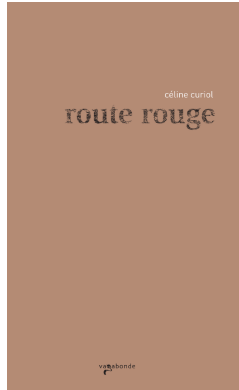
Mais qu'en est-il de cette idée forte de suppression de la fiction ? Elle n'est guère présente au début du livre, mais prend sens sur la fin. Impossible de vous dire plus ! Néanmoins, centrer le roman sur un métier qui pourrait remplacer celui d'écrivain de fiction, le placer au cœur même d'un pouvoir illusoire, me paraît être une idée judicieuse. (...)

Car la structure du roman à deux thèmes qui s'entrecroisent, *l'abolition de la Fiction* et *l'abolition de la Guerre* se révèlent vraiment pertinentes. Car ces deux thèmes relèvent de la même utopie absurde.

Sans déflorer l'intrigue, ces deux tentatives de transformation de l'espèce humaine sont vouées à l'échec. La Fiction et la Guerre font parti de l'Humain, point. Il est impossible d'extirper ces deux constituantes de notre comportement. Nous transformons nos guerres en fiction, nous inventons de la fiction pour justifier nos guerres...

◆ *Route Rouge, voyage en Sierra Leone*, essai, éditions Vagabonde, 2007

Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :



Impressions sur la Sierra Leone suite la guerre civile qui a anéanti le pays de la fin des années 1990 à l'an 2000 et questionnements sur notre humanité s'entrecroisent dans ce récit, formant une chronique qui fissure le temps présent et ébranle nos préjugés. Que sait-on de l'autre, de soi ?

Tout voyage est en fin de compte un rendez-vous avec soi-même.

Extraits de presse :

. Article publié dans *Le Figaro*, 14 octobre 2007, par Agnès Séverin

La correspondante de BBC Afrique aux Nations unies est allée en Sierra Leone chercher les cicatrices de la guerre civile. Elle n'a rien trouvé, ou presque. Seuls stigmates de dix ans de conflit, les mutilations à la machette des civils par les soldats et les rebelles, pourtant armés jusqu'aux dents.

« Leur capacité d'oubli et leur fatalisme leur ont permis de ne pas s'effondrer, en dépit des crimes dont ils ont été les témoins », note la jeune romancière française installée à New York, dans le récit de son voyage à Freetown en 2002. Quelques mois après le cessez-le-feu, la survie a repris le dessus. Les relations brutales du quotidien ont retrouvé leur cours. Douée pour broder sur le vide - la souffrance intérieure dans son premier roman, *Voix sans issue*, ou la déshumanisation de la politique à grande échelle, dans *Permission* -, Céline Curiol plonge aux racines d'un mal plus réel, avec la curiosité maladroite de l'observateur déboussolé, impuissant, mais indispensable.

. Article publié dans *Le Matricule des Anges*, juillet 2007, par Anthony Dufraisse

Rien n'y fera ; ni les mines diamantifères dont le pays est abondamment pourvu, ni non plus les plages paradisiaques, la Sierra Leone n'aura jamais vraiment connu la paix depuis son indépendance en 1961. Régulièrement le pays sombre dans la violence, à l'image et parfois à cause du Libéria voisin.

La Montagne des Lions, (c'est la traduction de Sierra Leone en krio, la langue locale) est entrée mal en point dans le XXI^e siècle, laissée exsangue par dix ans d'une sale guerre

comme le sont toutes les guerres civiles. Survivre tant bien que mal : triste réalité du pays, en attendant mieux.

C'est dans un climat d'attente et de très fragile redressement que Céline Curiol débarque en janvier 2003. Elle a beau n'y rester que quelques semaines, c'est bien suffisant pour être profondément marquée. Française expatriée à Londres puis New York, les voyages elle connaît. Mais l'Afrique, mais la Sierra Leone, c'est tout autre chose. De son séjour là-bas, elle ne revient pas indemne, comme en témoigne ce récit.

Un livre de témoignage, un document presque livré à l'état brut. « *J'ai voulu ainsi répondre au plus pressant besoin qu'éprouve dans l'instant le voyageur : conserver, à l'abri de l'analyse, l'effet le plus immédiat et le plus spontané de ses découvertes, cette empreinte à chaud d'un lieu où il n'a aucune certitude de revenir.* » Si elle n'analyse pas, en revanche elle s'interroge. Intuitions et impressions se succèdent sous sa plume toutes ou presque issues de questionnements.

Si le cliché est toujours un risque pour l'étranger de passage, c'est justement en questionnant le pittoresque, le typique et les apparences qu'elle l'évite. Que de dilemmes pour l'occidental qui débarque ici : il s'agit de voir sans être voyeur, d'être curieux sans être indiscret, d'être proche sans trop s'attacher, sauf à succomber émotionnellement. (...)

Où qu'elle se faufile, en permanence Céline Curiol est déstabilisée. À tout instant troublée : *" Je m'accroche à des attitudes pour garder contenance "*. Ce qui domine tout au long de son récit, c'est bien ça : le malaise, le décalage. *" Provocation ambulante "*, *" white woman "*, *" bête curieuse "*, Curiol ne se sent pas à sa place : ici *" les rapports humains ne s'organisent plus selon les schémas connus "*. Surtout, il y a ces mots institutionnalisés de la violence, génocide, charnier, abus sexuels, arrestations arbitraires, cannibalisme, tout un vocabulaire *" homologué "* qui s'incarne. Et d'abord dans les camps où s'entasse la sombre cohorte des amputés de guerre. Les plus sordides réalités trouvent des visages et des noms. Les blessés, les estropiés, les maltraités, tous faisant traces du passif douloureux du pays, Céline Curiol les croise, autant qu'elle peut elle les rencontre.

Sur place, elle sera observatrice autant qu'elle-même sera observée. Elle découvre ce pays sous bonne *" escorte visuelle "*. Par centaines ces regards racontent l'histoire et les espoirs du pays, miroirs qu'ils sont, disant tour à tour ou à la fois la curiosité, l'envie, la défiance et tant d'autres choses encore. Si voyager, c'est vivre autre chose, c'est aussi, et surtout, voir autrement. C'est découvrir un autre mode de perception : *" Comme si mes yeux avaient été soudainement ceux d'une autre "*.

Mais au fait pourquoi ce titre, pourquoi *Route rouge* ? Parce là-bas, la piste est toute de poussière ocre. Ce récit que signe Céline Curiol après deux romans très remarquables (*Voix sans issue* et *Permission*), est affaire de terre battue et de cœur qui bat. S'il est des voyages qui sont des quêtes, et d'autres qui sont des enquêtes, celui-là n'est ni ceci, ni cela. Plutôt quelque chose comme une parenthèse. Une parenthèse désenchantée.

◆ *Un quinze août à Paris : Histoire d'une dépression*, essai, éditions Actes Sud, 2014

Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :



En 2009, Céline Curiol se trouve confrontée à l'étrange sensation d'avoir perdu le goût de vivre, celui de penser, d'imaginer. De ne plus pouvoir réagir. Agir sur son propre corps, le maîtriser. Quelques années plus tard, elle tente de dire et de comprendre comment s'est insinuée en elle cette extrême fragilité physique et psychologique dont elle revisite les strates, désireuse de circonscrire les symptômes de cette maladie appelée dépression, en parler, la nommer ; tant la solitude et le déni qui à l'époque l'entouraient jusqu'à la submerger auraient pu la tuer.

Extraits de presse :

. Article publié dans *Télérama*, 20 mai 2014, par Marine Landrot

Dans un même espace-temps peuvent silencieusement s'entrechoquer des faits sans rapport, qui deviendront plus tard de troublantes coïncidences, quand l'écho de leur collision choisira de se faire entendre. En août 2009, Céline Curiol témoignait dans *Télérama* des secrets de la naissance de l'écriture. En août 2009, révèle-t-elle aujourd'hui dans son nouveau livre, elle était paralysée par une dépression qui l'empêchait de lire et d'écrire le moindre mot. Elle avait donc donné le change pour l'interview, alors qu'elle était en proie à un cataclysme intérieur dévastateur, qui la poussa même à sauter d'une voiture en marche pour tenter de mettre fin à ses jours. Ce décalage entre l'image qu'elle laissa voir alors et la réalité qu'elle décrit aujourd'hui révèle la force souterraine de cette femme, qui n'a pas appelé son précédent roman *L'Ardeur des pierres* pour rien.

Cette même générosité, ce même refus de l'étalage et de l'auto-apitoiement portent l'ouvrage qui paraît aujourd'hui, *Un quinze août à Paris*, sous-titré *Histoire d'une dépression*, bouée de sauvetage susceptible de tirer plus d'un lecteur hors du gouffre. Céline Curiol raconte de l'intérieur la tempête qui la dévasta, mais elle se nourrit aussi d'une mine de livres liés à ce mal de l'âme. L'enchevêtrement de toutes ces expériences, recherches, confessions, crée une architecture solide, où il fait bon s'abriter. Après avoir tourné à vide dans un état d'urgence auto-entretenu, sa réflexion s'est apaisée, enrichie, aiguisée. Cela donne un livre extrêmement dense et fouillé, pourtant d'une très grande limpidité. Convoquant Sylvia Plath, Stig Dagerman, Julia Kristeva, D. W. Winnicott ou William Styron, Céline Curiol chante sa réconciliation avec l'écriture, et avec la vie.

. Article publié dans *Le Journal Du Dimanche*, 22 mai 2014, par Marie-Laure Delorme

Céline Curiol s'est autorisée, à un moment donné, à employer le mot de « *dépression* » pour résumer son état physique et psychique. Elle rappelle qu'on peut lui donner

diverses appellations comme « *l'intranquillité* » (Fernando Pessoa), « *la maladie de la mort* » (Marguerite Duras), « *l'existence en surnombre* » (Rainer Maria Rilke), « la cloche de verre » (Sylvia Plath), « la volonté agitée » (Russell Banks).

On parle aussi de « *mélancolie* », depuis la nuit des temps. Les écrivains ont tous noté la difficulté à décrire avec exactitude la réalité de la souffrance subie. Céline Curiol évoque ses crises de panique, son sentiment de pesanteur éprouvé dès le réveil, ses idées suicidaires, sa logorrhée, sa propension à tout disséquer pour connaître la vérité en ignorant l'irrationalité des comportements, son impression de se mouvoir derrière une paroi de verre. La parole des autres parvient comme un bruit étouffé. Elle a perdu le goût de lire, sauté de la voiture en marche de sa mère, abandonné l'envie d'écrire. Elle n'arrive plus à penser. Il lui a suffi de tomber sur une photographie d'elle pour constater que son apparence a aussi été attaquée par la maladie. Son visage est plus long, plus creusé. (...)

◆ *Les Vieux ne pleurent jamais*, roman, éditions Actes Sud, 2016

Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :



À soixante-dix ans, Judith Hogen vit désormais seule. Actrice à la retraite, elle a cessé de fréquenter les scènes artistiques new-yorkaises et se contente de la compagnie de sa voisine, Janet Shebabi, une femme de son âge fantasque et malicieuse. Trouvant un soir entre les pages d'un roman de Louis-Ferdinand Céline une vieille photographie, Judith est transportée cinquante ans en arrière et soudain submergée de tendresse et de ressentiments. Face à ce visage longtemps aimé, elle se surprend à douter des choix du passé.

C'est ce moment qu'elle choisit Janet pour lui proposer de partir, de s'embarquer dans un voyage organisé aussi déroutant que burlesque au cours duquel s'établit entre elles un compagnonnage heureux hors des convenances de l'âge.

De retour à Brooklyn, Judith doit bien admettre que la raisonnable passivité que lui impose la société devient insupportable. Elle décide de repartir en voyage, dans son pays natal, cette France quittée dans les années soixante, là où demeure cet homme, celui de la photo, ce héros.

Céline Curiol convoque ici avec humour les paradoxes de l'âge à travers le mystère de la permanence, de la persistance des liens entre les êtres. Qu'ils soient amis, frère et soeur ou amants, que reste-t-il de ces attaches qui les construisent, les rassurent ou les abîment ?

Extraits de presse :

. Article publié dans *Le Monde des Livres*, 7 janvier 2016, par Bertrand Leclair

Les vieux se meurent, mais ne cèdent ni aux larmes ni à l'épanchement agressif de sentiments déplacés. Les vieux « *se retirent* » afin de « *profiter* » de tout ce que la société de consommation dans sa générosité leur octroie : ils s'estompent, en vérité, peu à peu s'effacent derrière la sagesse qu'on leur attribue comme une dernière brosse à reluire pour mieux se fondre aux habitudes. Passé un certain âge (lequel ?), la vie serait-elle autre chose qu'une habitude, un vieil habit amidonné que l'on enfile chaque matin pour y trouver la force de se lever, manger, sourire, rêver peut-être – et celle de ne jamais pleurer publiquement, tant c'est indécent, un vieux qui pleure : on ne va tout de même pas lui tendre un mouchoir en expliquant que « *tout passe* », même les chagrins ...

Parfois, les vieux font masse en grim pant dans un car qui les mène en excursion, sous la férule d'une animatrice veillant d'un regard d'acier au respect des horaires et au décompte...

(...) Avec *Les vieux ne pleurent jamais*, Céline Curiol livre un roman de formation au troisième âge. Une réussite. (...) Fort d'une langue vive et souple (...), *Les vieux ne pleurent jamais* fait plus qu'interroger avec une belle empathie ce que signifie être vieux dans un monde voué à la consommation ardente.

. Article publié dans *Télérama*, 4 janvier 2016, par Christine Ferniot

A 70 ans, Judith Hogen pense qu'elle n'a plus de rôle à jouer. Son mari est mort, elle est une comédienne retraitée qui ne laissera pas de souvenir impérissable à la scène new-yorkaise. Seule une voisine de son âge, Janet, trouve grâce à ses yeux de femme cloîtrée. Janet est drôle, opiniâtre et accepte d'être malmenée. Elle parvient même à entraîner Judith dans un voyage organisé qui ressemblera à un « *séjour sous vide* ».

Judith pourrait s'enfoncer dans la vieillesse sans retour, vers une mort sans douleur. Mais elle refuse encore de pénétrer dans ce monde passif, d'être considérée avec méfiance ou mépris par la société, qui juge les vieux comme des immigrés, des êtres à part.

Avec Judith pour guide, Céline Curiol cherche l'empreinte des lieux, les fantômes de la mémoire qui soudain réapparaissent, en donnant le vertige. Avec une intelligence aiguë et armée d'une écriture sensuelle, elle glisse de la comédie de mœurs à une gravité presque tragique. Un balancement à l'image de Judith, son personnage, dans le même temps femme somnolente qui ne veut plus être réveillée et fille ardente qui n'a rien

oublié de ses passions, ses erreurs et ses audaces. Si les miroirs ne lui pardonnent rien, elle se sent encore prête à batailler pour garder le dos droit. La romancière la provoque en la plaçant dans des situations ridicules, des hôtels minables, en lui donnant des apitoiements de petite fille gâtée. Avant de l'extirper de sa médiocrité, pour la placer face à ses regrets, à des passions et des ressentiments qu'elle a mis en sourdine.

Il faut régler ses comptes, la somme la narratrice, et surtout faire des choix. Bien loin des romans qui ricanent devant le troisième âge, ou feignent de s'en extasier, celui-ci, signé Céline Curiol, accompagne une authentique héroïne dans sa dérive, ses angoisses et ses instants de renaissance. Elle ne délivre pas une ordonnance contre la fuite du temps, préférant citer García Márquez et donner à Judith le *Voyage au bout de la nuit* comme lecture de chevet ...

. Article publié dans *Exit Mag*

Les Vieux ne pleurent jamais, qui démarre comme un road-trip américain entre vieilles dames pour se métamorphoser en émouvante fresque sur l'attachement.

. Article publié dans *Le Matricule des Anges*, par Richard Blin

Un roman parfaitement maîtrisé, à l'ironie parfois féroce, qui vaut pour ses petits détails vrais et sa façon de rendre la nudité des sentiments. Miroir impitoyable du réel, l'écriture sait rendre la présence, au fond de l'être, d'une inquiétude muette.

Contacts :

Centre Régional du Livre de Franche-Comté
5 avenue Élisée Cusenier

Tél : 03 81 82 04 40

Fax : 03 81 83 24 82

g.faivre@crl-franche-comte.fr

Site internet : <http://www.crl-franche-comte.fr>

Site internet du festival : <http://www.lespetitesfugues.fr>

CENTRe
FRANCHE
COMTÉ Régional
DU LIVRE